

L'accomplissement du destin

Quand la révélation du héros tragique est pleinement satisfaite, il ne lui reste plus qu'à accomplir son destin. Néanmoins, parce qu'Oreste est un homme et qu'il est rempli de sentiments contraires, il est amené à douter au moment crucial sur la marche à suivre. Nous avons longuement examiné le dilemme d'Oreste, à savoir suivre l'ordre d'Apollon ou non. Le choix entre deux devoirs n'est pas évident à la réflexion. Certes, le fils d'Agamemnon souhaite venger son père assassiné, mais tuer sa propre mère ne va pas de soi, sans hésitation :

Ὀρέστης – Τί δῆτα δρῶμεν μητέρ' ; ἢ φονεύσομεν;
Ἥλέκτρα – Μῶν σ' οἴκτος εἶλε, μητρὸς ὡς εἶδες δέμας;
Ὀρέστης – Φεῦ·
 πῶς γὰρ κτάνω νιν, ἢ μ' ἔθρεψε κᾶτεκεν;
Ἥλέκτρα – Ὡσπερ πατέρα σὸν ἦδε κάμὸν ὤλεσεν.

Oreste – « Que faire ? Elle est ma mère. Allons-nous l'égorger ?
Électre – Es-tu pris de pitié, en face de ta mère ?
Oreste – Hélas – ! Comment tuer qui m'a nourri et enfanté ?
Électre – Comme elle a pris la vie de ton père et du mien. »²⁰⁹

Oreste se trouve dans une situation sans issue et ne sait si la décision qu'il a prise plus tôt est la meilleure. Pour qu'il se résolve à agir, il lui faut le rappel d'Électre de l'injonction menaçante d'Apollon, faite au nom de Zeus :

Ἥλέκτρα – Οὐ μὴ κακισθεὶς εἰς ἀνανδρίαν πεσῆ,
 ἀλλ' εἰ τὸν αὐτὸν τῆδ' ὑποστήσων δόλον,
 ᾧ καὶ πόσιν καθεῖλεν Αἴγισθον χερὶ.
Ὀρέστης – Ἔσειμι· δεινοῦ δ' ἄρχομαι προβλήματος
 καὶ δεινὰ δράσω γ'· εἰ θεοῖς δοκεῖ τάδε,
 ἔστω· πικρὸν δ' οὐχ ἡδὺ τὰ γώνισμά μοι.

Électre □ « Ne laisse pas tomber lâchement ton courage. Va ! tends à ta mère le même piège que celui où elle a fait périr son époux sous les coups d'Égisthe.
Oreste □ J'entre. Terrible est l'entreprise et terrible est pour moi de m'en faire l'agent. Si les dieux l'ont décidé, qu'il en soit ainsi. Mais qu'amer et sans douceur est un pareil exploit ! »²¹⁰

²⁰⁹ Euripide, *Électre*, v. 966-970.

Dans une telle affaire le discernement entre le bien et le mal est difficile mais l'acharnement d'Électre a raison de ses mouvements intérieurs. C'est parce qu'Oreste est assailli par les mêmes émotions qui lui ont fait finalement choisir de suivre l'ordre d'Apollon, qu'une fois le moment venu, tout est remis en question. Le dilemme d'Oreste repose sur le fait qu'il répugne à commettre cet acte. Ici, Euripide met en évidence tout ce qui est de l'ordre de la psychologie et de la description de l'émotion. Électre doit être déçue de trouver son frère si différent de ce qu'elle avait imaginé dans ses rêves²¹¹, mais elle ne le montre pas et, ne pensant plus qu'à l'exécution de la vengeance, elle fait tout pour y pousser son frère. Cette influence d'autrui, Eschyle la connaissait bien. Dans *les Choéphores*, elle apparaît dans le rôle de l'ami de toujours, Pylade, qui stimule Oreste. En effet celui-ci, au moment de tuer sa mère, en appelle à son avis. Faisant face à un problème purement psychologique, qui porte sur la conduite à tenir dans l'immédiat, Pylade, en une seule tirade, remet son ami dans la « bonne voie » en mettant en valeur la nécessité religieuse d'accomplir la mission ordonnée par le dieu :

Ὀρέστης – Πυλάδη, τί δράσω; μητέρ' αἰδεσθῶ κτανεῖν;
 Πυλάδης – Ποῦ δαί τὸ λοιπὸν Λοξίου μαντεύματα
 τὰ πυθόχρηστα, πιστὰ δ' εὐορκώματα;
 ἅπαντας ἐχθροὺς τῶν θεῶν ἡγοῦ πλέον.
 Ὀρέστης – Κρίνω σὲ νικᾶν, καὶ παραινεῖς μοι καλῶς.

Oreste □ « Pylade, que ferai-je ? puis-je tuer une mère ?
 Pylade □ Et que deviendraient désormais les oracles d'Apollon, les avis rendus à Pythô, et la loyauté, garante des serments ? Crois-moi, mieux vaut contre soi avoir tous les hommes plutôt que les dieux.
 Oreste □ C'est toi qui as raison, je le reconnais, et ton conseil est juste. »²¹²

Chez Eschyle, le personnage de Pylade est le représentant d'une force supérieure : un dieu. L'hésitation d'Oreste disparaît dès lors qu'il entend : τὸ λοιπὸν Λοξίου, « les oracles d'Apollon ». Ici, le personnage a un moment d'hésitation tout à fait compréhensible mais à l'inverse du personnage d'Euripide, lui, ne remet pas en cause l'acte à accomplir. Il s'agit davantage d'un moment d'égarement, ce qui explique aussi que la scène est moins longue.

C'est alors que bien souvent les personnages sous le coup de la menace essaient de gagner du temps sentant l'hésitation du héros. Égisthe essaie de retarder la vengeance d'Oreste en prenant la parole, mais Oreste ne se fait pas berner : πόλλ' ἀντιφωνεῖς, ἦ δ'

²¹⁰ *Ibid.*, v. 982-987.

²¹¹ Sartre, dans *Les Mouches*, reprend ce thème à l'acte II, 1^{er} tableau, scène IV.

²¹² Eschyle, *les Choéphores*, v. 899-903.

ὁδὸς βραδύνεται· ἀλλ' ἔρφ', « tu parles trop et nous retardes. Allons ! en route ! »²¹³.

De manière différente, Clytemnestre tente de persuader Oreste de ne pas la mettre à mort en le suppliant – le droit des faibles dans la tragédie, l'ultime recours. Cette pratique religieuse et sociale est typiquement grecque : est reconnu comme suppliant celui qui recherche protection et secours soit auprès d'un dieu en s'asseyant dans son temple ou à son autel ou encore au pied de sa statue, soit auprès d'un homme. Dans ce dernier cas, il opère la supplication en allant vers celui dont il requiert la protection soit en lui entourant les genoux soit en lui touchant le menton²¹⁴. Oreste rappelle ainsi les tentatives de Clytemnestre :

Βοᾶν δ' ἔλασκε τάνδε, πρὸς γένυν ἐμᾶν
τιθεῖσα χειῖρα· Τέκος ἐμόν, λιταίνω.
παρήδων τ' ἔξ ἐμᾶν
ἐκρίμναθ', ὥστε χέρας ἐμὰς λιπεῖν βέλος.

« Elle poussa ce cri, en portant la main à mon menton : " Mon enfant, je t'implore ! " Et saisissant mes joues, elle s'y suspendait, à tel point que mes mains laissèrent tomber l'arme. »²¹⁵

Clytemnestre implore son fils en évoquant les parties de son corps, comme tout suppliant. Agréer la supplication n'est possible qu'au détenteur de l'autorité qui est alors une personne investie d'un réel pouvoir reconnu par autrui. C'est dire ainsi que la supplication est une pratique relevant de la coutume et non d'une loi clairement définie. Le suppliant a des droits garantis par une autorité supérieure à toutes les autres, celle de Zeus. D'abord, il y a la détresse et les souffrances du suppliant confronté à un monde hostile et agressif ; ensuite, il est question d'une autorité qui a, du moins selon le point de vue du suppliant, le pouvoir de mettre fin aux malheurs subis. Enfin, la supplication suppose une action fondée sur un devoir religieux voulu par Zeus lui-même. C'est donc le dieu du pouvoir suprême qui est du côté de ceux dont le statut est le plus précaire ; les suppliants sont tolérés sans bénéficier d'un droit au sens fort du terme. Dans la tragédie grecque, l'agresseur apparaît en chair et en os sur la scène, ses revendications sont implacables et il arrive que le droit ne soit pas uniquement du côté des suppliants. Clytemnestre, consciente de cette lacune,

²¹³ Sophocle, *Électre*, v. 1501-1502.

²¹⁴ Par ailleurs, il est encore possible que le suppliant aille s'asseoir à proximité du foyer se trouvant dans la demeure du futur protecteur. Enfin, si un répit est laissé au suppliant, il peut alors adopter des signes distinctifs qui indiquent clairement qu'il est dans une attitude de supplication : il tient à la main ou à la saignée du coude des rameaux recouverts de bandelettes de laine.

²¹⁵ Euripide, *Électre*, v. 1214-1217.

cherche alors à émouvoir son fils en faisant appel à ses sentiments filiaux. Elle rejette ses voiles et découvre sa poitrine au moment du meurtre. Elle s'écrie alors :

Ἐγὼ σ' ἔθρεψα, σὺν δὲ γηράναι θέλω.

« Je t'ai nourri, je veux vieillir à tes côtés. »²¹⁶

Puisqu'elle prétend avoir nourri Oreste, elle pense que sa revendication est légitime, elle suggère que, par l'allaitement, son fils a contracté une dette à vie, elle en exige le remboursement. En dénudant sa poitrine, elle n'accomplit pas tant un geste de supplication qu'un geste d'agression, de commande. Or, nous savons que l'allaitement a été assuré par la nourrice, elle-même dit : φίλον δ' Ὀρέστην, τῆς ἐμῆς ψυχῆς τριβήν, ὃν ἐξέθρεψα μητρόθεν δεδεγμένη, « mon Oreste, pour qui j'ai usé ma vie, que j'ai reçu sortant de sa mère et nourri jusqu'au bout ! »²¹⁷. Clytemnestre est une mère qui n'a pas donné son lait, c'est-à-dire par extension son amour. Le mensonge de la reine révèle toute sa monstruosité, elle n'hésite pas à utiliser les émotions de son fils pour le dominer. Toutefois, nous pouvons nuancer cela, en pensant que Clytemnestre est consciente du fait que l'allaitement d'Oreste par son esclave est un allaitement par délégation dont elle s'attribue le mérite²¹⁸. Par ailleurs, Clytemnestre ne nous est jamais décrite comme une femme âgée et écrasée par la misère, comme l'est par exemple Hécube. Il semble qu'elle soit encore désirable puisqu'elle est parvenue à séduire Égisthe. Ce n'est donc pas une poitrine fatiguée et déformée par l'allaitement qu'Oreste aperçoit²¹⁹ : le mensonge est d'autant plus flagrant. C'est pourquoi Oreste refusera en partie sa supplication : il n'a pas affaire à une mère au sens propre du terme. De même les explications de Clytemnestre qui aurait, par bienveillance, envoyé Oreste chez son hôte parce qu'elle craignait pour sa vie, sont rejetées par son fils : διχῶς ἐπράθην ὦν ἐλευθέρου πατρός, « je fus deux fois vendu, moi, fils d'un père libre ! »²²⁰. Oreste ne se laisse pas tromper par cette femme fourbe qu'il ne considère pas comme sa mère. Rien ne le fait se détourner de son objectif qui est la mort des meurtriers de son père, pas même l'impiété de rejeter la supplication de

²¹⁶ Eschyle, *les Choéphores*, v. 908.

²¹⁷ *Ibid.*, v. 749-750, mais aussi v. 761-762.

²¹⁸ Il était coutume en effet que ce soit une nourrice qui allaitait les enfants du couple royal.

²¹⁹ Peut-être serait-ce aller trop loin que d'imaginer que Clytemnestre essaie de séduire son fils : Oreste a vécu en Phocidie, il n'a pas développé avec elle de lien particulier. N'ayant jamais vu les seins maternels, ceux-ci n'évoquent pas chez lui les tendres et pieux souvenirs des seins qui l'ont allaité.

²²⁰ Eschyle, *les Choéphores*, v. 915.

sa mère²²¹. Cette tension dramatique que créent les scènes de supplications ajoute du pathétique à la situation : Oreste doit tuer sa mère envers et contre tout.

De génération en génération, les meurtres se répondent les uns aux autres, suite aux nombreuses malédictions proférées. Il est nécessaire d'étudier la mort d'Agamemnon avant de se pencher sur celle de ses meurtriers. C'est à cause de la violence et de l'horreur avec lesquelles ce crime nous est rapporté qu'Oreste parvient à commettre son propre forfait. Des pièces conservées, seul Eschyle a représenté la mort d'Agamemnon. Clytemnestre pousse le roi à commettre un acte de démesure en lui octroyant le droit de marcher πορφυρόστροφος πόρος, « sur un chemin de pourpre »²²², pour rentrer dans le palais. Par l'assimilation de la couleur rouge qui caractérise les tissus foulés et la tunique d'Agamemnon ensanglantée, ces termes deviennent le symbole de la chaîne ininterrompue des crimes. Clytemnestre nous décrit la scène, véritable hypotypose :

Ἄπειρον ἀμφίβληστρον, ὥσπερ ἰχθύων,
περιστιχίζω, πλοῦτον εἴματος κακόν·
παίω δέ νιν δίς, κὰν δυοῖν οἰμώγμασιν
μεθῆκεν αὐτοῦ κῶλα, καὶ πεπτωκότι
τρίτην ἐπενδίδωμι, τοῦ κατὰ χθονός,
Διός νεκρῶν Σωτήρος εὐκταίαν χάριν.
Οὕτω τὸν αὐτοῦ θυμὸν ὀρμαίνει πεσῶν,
κάκφυσιῶν ὄξειαν αἵματος σφαγὴν
βάλλει μ' ἔρεμνῆ ψακάδι φοινίας δρόσου,
χαίρουσαν οὐδὲν ἦσσον ἢ διοσδότῳ
γάνει σπορητὸς κάλυκος ἐν λοχεύμασιν.

« C'est un réseau sans issue, un vrai filet à poissons que je tends autour de lui, une robe au faste perfide. Et je frappe – deux fois – et, sans un geste, en deux gémissements, il laisse aller ses membres ; et, quand il est à bas, je lui donne encore un troisième coup, offrande votive au Zeus Sauveur des morts qui règne sur la terre. Gisant, il crache alors son âme, et le sang qu'il rejette avec violence sous le fer qui l'a percé m'inonde de ses noires gouttes, aussi douces pour mon cœur que la bonne rosée de Zeus pour le germe au sein du bouton. »²²³

Quand un poète grec cherche à évoquer les tortures d'un corps sans moyen de défense, il imagine la paralysie parce qu'elle inspire une horreur profonde. Cette horreur de l'immobilisation, symbolisée ici par le thème du filet, est un *topos* de la littérature grecque dans la mesure où l'inaction est synonyme de mort. Par ailleurs la force de cette évocation nous amène au monde animal : les animaux qui inspirent le plus de répulsion sont ceux qui

²²¹ Atrée lui aussi rejette les supplications des fils de Thyeste.

²²² Eschyle, *Agamemnon*, v. 910.

²²³ *Ibid.*, v. 1382-1392.

immobilisent. Ainsi « la robe-filet » est-elle comparée à une toile d'araignée²²⁴. De la même manière, les entrelacements du serpent provoquent la même épouvante. Oreste dit de son père : πατρός, θανόντος ἐν πλεκταῖσι καὶ σπειράμασιν δεινῆς ἐχίδνης, « il est mort dans les replis, les nœuds d'une vipère infâme »²²⁵. L'impuissance du roi s'exprime par l'étouffement dans le corps du serpent Clytemnestre. La scène est d'autant plus riche qu'elle illustre non seulement l'immobilisation physique d'Agamemnon dans les replis de la robe, mais encore sa paralysie intellectuelle sous l'influence de la persuasion rusée de Clytemnestre. De plus, la reine est symbolisée par une monstrueuse vipère. Cette assimilation n'est pas anodine puisque la légende veut que lorsque la vipère mâle féconde la vipère femelle, celle-ci le saisit à la gorge et le dévore entièrement, tout comme la mante religieuse. Le comportement de Clytemnestre, la femme tueuse de mâle, concorde avec celui de la vipère : la reine a tué l'homme dont elle a porté les enfants. Cette métaphore utilisant un animal monstrueux pour l'époque sert à marquer l'horreur éprouvée devant la femme qui tue son époux. Par ailleurs, ce meurtre répond au sacrifice d'Iphigénie : la reine l'a conçu, préparé et exécuté comme un sacrifice. Il y a également une perversion de la libation : Clytemnestre offre à Zeus non pas une libation de vin mais une libation de sang. Elle a l'habitude de présenter aux dieux des offrandes, mais pour l'épouse monstrueuse, le plus beau des sacrifices est celui de son époux.

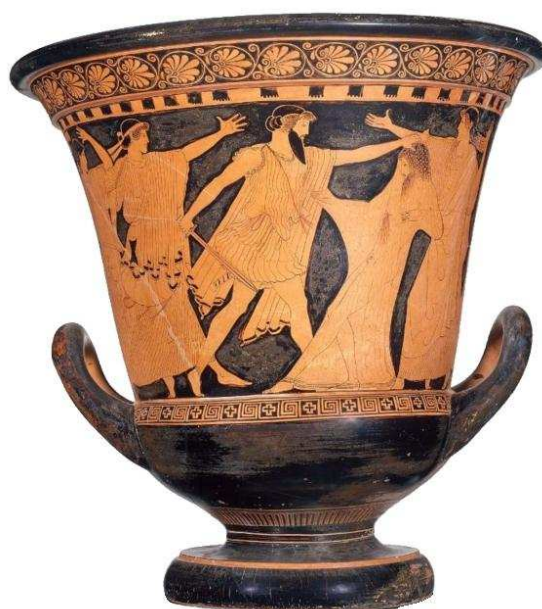


Figure 10 : *Le meurtre d'Agamemnon.*
(De gauche à droite : Chrysothémis, Clytemnestre, Egisthe, Agamemnon empêtré dans sa tunique, Électre.)
Cratère à figures rouges (face A), 460 avant J.-C.²²⁶

²²⁴ *Ibid.*, v. 1492-1493.

²²⁵ Eschyle, *les Choéphores*, v. 247-249.

²²⁶ N'ayant pas trouvé dans quel musée se trouve ce cratère, je me permets de donner l'adresse du site où je l'ai trouvé : http://membres.multimania.fr/ceramiquegrecoitaliq/mythologie/mythologie_atrides3.htm.

Traité avec la brutalité dont il a fait preuve envers son propre enfant, Agamemnon est tué emprisonné dans le filet, mais l'abomination du crime ne s'arrête pas là. En effet, les conditions dans lesquelles l'horreur du meurtre est accomplie montrent l'acharnement sur le vivant comme sur le cadavre. Clytemnestre pratique sur la dépouille d'Agamemnon le maschalisme, du grec *μασχάλη* (*maskalè*), « aisselle ». Cette coutume barbare, à laquelle Eschyle²²⁷ et Sophocle²²⁸ font allusion, consiste à mettre la victime dans l'incapacité de se venger. Ainsi Clytemnestre lui a coupé les extrémités – nez, oreilles, pieds, mains – et les lui a attachés à l'aide d'un cordon sous les aisselles. Il est fort envisageable qu'elle lui ait tranché également le pénis dans la mesure où elle cherche à éliminer la race d'Agamemnon. Aux yeux des parents et amis du roi, cet acte constitue un outrage plus qu'une précaution magique. N'oublions pas aussi que ce qui suit ce dépeçage, c'est un enterrement du corps sans les rituels funéraires de rigueur, Égisthe va même jusqu'à recouvrir le tombeau de pierres et à piétiner la dalle. En défigurant le cadavre et en le privant des honneurs rituels, Clytemnestre fait ainsi perdre au corps humain du roi son identité, elle le réduit à une masse informe.

Aussi au sacrifice horrible d'Agamemnon doit correspondre celui de Clytemnestre. De la même manière qu'Oreste utilise la ruse pour parvenir à ses fins, il choisit le sacrifice animal comme mort pour sa mère :

Ἐγὼ μὲν ἐπιβαλὼν φάρη κόρῃς ἐμαῖς
 φασγάνῳ κατηρξάμαν
 ματέρος ἔσω δέρας μεθείς.

*« Et moi, alors, jetant mon manteau sur mes yeux, j'ai fait ce sacrifice et enfoncé le fer dans le cou de ma mère. »*²²⁹

La violence de la mort de Clytemnestre ne nous est pas épargnée, ce réalisme dans le récit d'Oreste montre tout le pathétique de la scène. Dans la tragédie, les femmes ont deux possibilités pour mourir, soit elles se suicident à l'aide d'une corde passée à leur cou, soit elles sont assassinées. Dans ce dernier cas, il est peu de sacrificateurs qui frappent les femmes à la poitrine et Oreste n'échappe pas à la règle. Cette mort aurait simplement signifié que son fils rendait à l'*ἀνδρεία* (*l'andréia*), « le courage », de sa mère un hommage mérité, mais l'*ἀνδρεία* est une vertu purement masculine. Par conséquent, en

²²⁷ *Ibid.*, v. 439-444.

²²⁸ Sophocle, *Électre* v. 444-446.

²²⁹ Euripide, *Électre*, v. 1221-1223.

tranchant la gorge de Clytemnestre, Oreste met définitivement fin à l'ambiguïté du caractère masculin du personnage. De plus, Clytemnestre a commis le crime le plus répréhensible pour les femmes, elle a tué son époux en lui refusant la belle mort, c'est-à-dire la mort honorable sur le champ de bataille. Le chœur rappelle à ce propos :

Κακῶν δὲ πρῆσβεύεται τὸ Λήμνιον
 λόγῳ· Βοᾶται δὲ δημόθεν κατὰ-
 πτυστον· ἤκασεν δὲ τις
 τὸ δεινὸν αὖ Λημνίοισι πῆμασιν·

« Entre tous les crimes, l'histoire met à part celui qu'a vu Lemnos. La voix publique le maudit avec horreur ; les pires calamités sont encore appelées du nom de "lemnien". »²³⁰

Les femmes lemniennes étaient connues pour avoir assassiné tous les hommes de leur cité, Clytemnestre est donc comparée à ces femmes. Ainsi elle a accompli le crime le plus horrible pour les épouses et Oreste accomplit lui aussi le crime le plus horrible pour un enfant, le matricide. Il se justifie en disant : πατρός γὰρ αἴσα τόνδε σώριζει μόρον, « le sort fait à mon père te condamne à la mort »²³¹. Par ailleurs si Oreste ne voit aucun inconvénient à tuer Égisthe, c'est parce qu'il représente l'ennemi de la famille, celui qui a usurpé le trône d'Agamemnon.

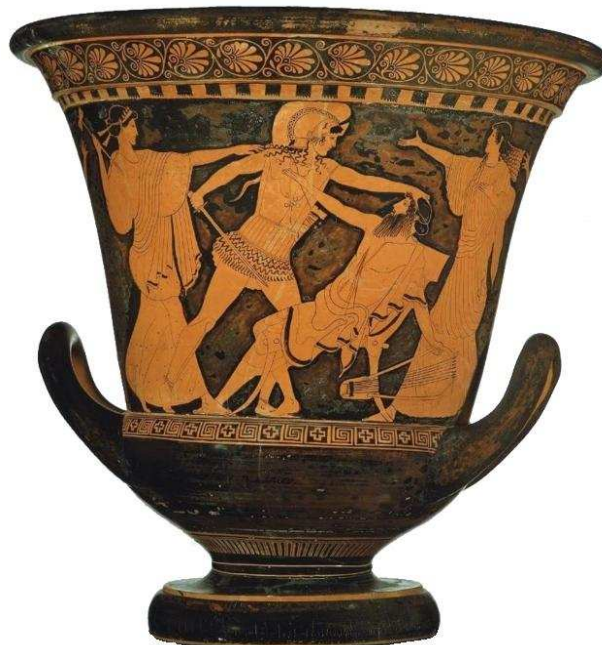


Figure 11 : *Le meurtre d'Égisthe par Oreste et Électre.* (De gauche à droite : Clytemnestre porte une hache à double tranchant, Oreste s'apprête à frapper Égisthe, assis accompagné d'une lyre et Électre encourage son frère.) Cratère à figures rouges (face B), 460 avant J.-C.²³²

²³⁰ Eschyle, *les Choéphores*, v. 631-634.

²³¹ *Ibid.*, v. 927.

²³² N'ayant pas trouvé dans quel musée se trouve ce cratère, je me permets de donner l'adresse du site où je l'ai trouvé : http://membres.multimania.fr/ceramiquegrecoitaliq/mythologie/mythologie_atrides1.htm.

Sa mort, même si elle est un événement secondaire par rapport à l'action principale, est nécessaire : elle ne nous est décrite que chez Euripide, qui transforme le meurtre du palais en une scène d'abattage sacrificiel à la campagne. Néanmoins dans *les Choéphores*, nous entendons les cris d'Égisthe : ἐή, ὀτοτοτοῖ, « ah ! ah ! »²³³. Cette mort est toujours présentée précédant celle de Clytemnestre, elle n'est qu'une préparation de la mort de la reine. Sophocle change l'ordre, la mort d'Égisthe couronne la vengeance d'Oreste et d'Électre : ils sont libres. L'attention du spectateur ne se porte plus sur le matricide ou l'attente des Érinyes. Par ailleurs, le plus intéressant dans ces scènes de massacre est l'union des deux enfants d'Agamemnon dans le crime. Oreste est celui qui donne aux deux ennemis les coups qui amènent la mort. Chez Euripide, Électre s'associe à ce crime : ἐγὼ δ' <έ γ' > ἐπεκέλευσά σοι ξίφος τ' ἐφηψάμαν ἄμα, « et moi, je t'ai encouragé et ma main a touché le glaive avec la tienne »²³⁴. Néanmoins la plupart du temps, Électre, parce qu'elle est une femme, ne peut agir, elle participe moralement à l'action et excite le courage de son frère : παῖσον, εἰ σθένεις, διπλῆν, « va donc, encore un coup, si tu t'en sens la force ! »²³⁵.

Le meurtre d'Agamemnon n'est pas l'unique facteur qui pousse son vengeur à commettre ses crimes, c'est surtout le rétablissement d'un équilibre ainsi perdu. En menant à bien son forfait, il signe l'accomplissement de son destin et les conséquences immédiates qui vont en découler. Oreste, bourreau malgré lui, justifie son acte mais ressent les contrecoups de son geste.

3. La lente prise de conscience

Dans son ascension vers la quête de sa grandeur héroïque, Oreste se focalise sur la mission imposée par Apollon. Une fois que le crime est sous les yeux d'Oreste, comment réagit-il face à ce tableau sanglant ? Nous avons analysé la manière dont Oreste exécute sa vengeance : à la ruse répond la ruse, au sang versé répond le sang qui coule, au cadavre mutilé répond les cadavres rassemblés de Clytemnestre et d'Égisthe. Le tableau qui s'ouvre devant les portes du palais sur les corps d'Égisthe et de Clytemnestre gisant aux

²³³ *Ibid.*, v. 869.

²³⁴ Euripide, *Électre*, v. 1224-1225.

²³⁵ Sophocle, *Électre*, v. 1415.

pieds du meurtrier constitue enfin la réponse suprême à l'exposition des cadavres d'Agamemnon et de Cassandre gisant dans la baignoire, cachés sous la robe tachée de sang, tout près de Clytemnestre. Grâce à ce parallélisme, nous nous rendons compte véritablement de l'enjeu de la mission d'Oreste confiée par Apollon, ce n'est plus une suggestion. Les regards des spectateurs se posent sur les cadavres, sur le sang, sur les assassins, les scènes d'exposition des morts sont spectaculaires et symboliques. Elles mettent en valeur l'une des lois fondamentales de la justice, la loi du *δράσαντι παθεῖν* (drasanti pathein), « au coupable le châtement » : loi du talion sur le plan humain, châtement sur le plan divin. La justice a besoin de la violence pour s'exprimer complètement. Le chœur de l'*Agamemnon* évoque cette loi toute grecque :

Ὀνειδος ἦκει τόδ' ἀντ' ὀνειδους,
 δύσμαχα δ' ἔστι κρῖναι
 φέρει φέροντ', ἐκτίνει δ' ὁ καίνων·
 μίμνει δὲ μίμνοντος ἐν θρόνῳ Διὸς
 παθεῖν τὸν ἔρξαντα· θέσμιον γάρ·
 τίς ἂν γονὰν ἀραῖον ἐκβάλοι δόμων;
 κεκόλληται γένος πρὸς ἅτα.

« *L'outrage répond à l'outrage : prononcer est tâche ardue. Qui prétendrait prendre est pris, qui a tué paye sa dette. Une loi doit régner, tant que Zeus règnera : "Au coupable le châtement". C'est dans l'ordre divin. Ah ! qui pourra donc extirper de ce palais le germe d'exécration ? La race est rivée au malheur.* »²³⁶

ou encore celui des *Choéphores* dit :

« Ἀντί δὲ πληγῆς φονίας φονίαν
 πληγὴν τινέτω· δράσαντι παθεῖν »,
 τριγέρον μῦθος τάδε φωνεῖ.

« "Et qu'un coup meurtrier soit puni d'un coup meurtrier : au coupable le châtement", dit un adage trois fois vieux. »²³⁷

Ainsi cette loi exige le châtement le plus redoutable, c'est-à-dire la mort et à ce propos, il n'est jamais question d'autres châtements dans ce cas là.

Une règle essentielle de cette loi suppose que ce n'est pas le sang de n'importe quel personnage qui doit couler, ce doit être un descendant direct en ligne masculine ou féminine de la race pour que la compensation du sang soit le reflet de la faute initiale. Par conséquent, nous pouvons nous rendre compte qu'un balancement s'opère dans les statuts

²³⁶ Eschyle, *Agamemnon*, v. 1560-1566.

²³⁷ Eschyle, *les Choéphores*, v. 312-314.

des personnages, tous se transforment d'assassin-justicier en victime. Clytemnestre, Égisthe, Oreste et Électre sont intimement persuadés que l'acte est juste, pieux et conforme à leurs désirs comme à ceux des dieux. Clytemnestre revendique cela : τῶνδ' ἄρνησις οὐκ ἔνεστί μοι· ἡ γὰρ Δίκη νιν εἶλεν, οὐκ ἐγὼ μόνη, « je songe d'autant moins à le nier que ce n'est pas moi seule, mais c'est la Justice qui l'a condamné »²³⁸. Ce sont tous des personnages poussés par la passion du juste et ce renversement de justicier en victime est significatif dans la mesure où il s'inscrit dans le désordre du monde et où il révèle le déplacement du droit pour rendre la justice. Les métaphores animales permettent de mettre en lumière ce bouleversement des statuts, celle du lion en fait partie. Tous les Atrides sont successivement des lions et des proies, et cela n'a rien d'étonnant car le lion est l'emblème de la dynastie lydienne des Pélopidés. L'image du lion était très fréquente sur les monnaies lydiennes et à Mycènes, la capitale du royaume d'Agamemnon, il existe encore une célèbre porte des Lionnes.



Figure 12 : Monnaie lydienne frappée par une tête de lion.
VI^e siècle avant J.-C. Bibliothèque nationale de Paris, France.

Le chasseur se transforme à son tour en bête chassée : Agamemnon fait partie des μαλερῶν λεόντων, « lions farouches », il devient la proie de : αὕτη δίπους λέαινα συγκοιμωμένη λύκῳ, « de la lionne à deux pieds qui dormait avec le loup »²³⁹. Oreste lui aussi fait honneur à sa race : ἔμολε δ' ἐς δόμον τὸν Ἀγαμέμνονος διπλοῦς λέων, διπλοῦς Ἄρης, « il est venu dans le palais d'Agamemnon le double lion, le double meurtrier »²⁴⁰. Par ailleurs, les Érinyes qui poursuivront Oreste ressemblent à ce fauve, elles

²³⁸ Sophocle, *Électre*, v. 527-528.

²³⁹ Eschyle, *Agamemnon*, v. 141 et v. 1258-1259.

²⁴⁰ Eschyle, *les Choéphores*, v. 937-938.

sentent et elles lèchent le sang de leur victime. Apollon dira aussi : λέοντος ἄντρον αίματορρόφου οἰκεῖν τοιαύτας εἰκός, « c'est dans l'ancre d'un lion buveur de sang qu'il vous convient de vivre »²⁴¹. Ce jeu métaphorique, par l'inversion des images, montre que le vengeur qui va trop loin doit à son tour subir le châtement. Cet art de la métaphore reflète un monde dans le chaos où l'ordre humain et l'ordre animal s'interpénètrent et se confondent. Ainsi dans un univers dominé par la loi du talion, le futur, qui est le temps du châtement, n'est-il jamais que le miroir du passé, c'est-à-dire du crime. Ce monde chaotique dans lequel vit Oreste l'oblige aussi à un renversement immédiat de ses sentiments. Une lente descente intérieure s'opère alors chez le personnage.

Le corollaire de la loi du talion est la loi du τῶ πάθει μάθος (tōi pathēi mathos), « souffrir pour comprendre ». Le chœur de l'*Agamemnon* évoque ainsi cette loi :

Τὸν φρονεῖν βροτοὺς ὀδώ-
σαντα, τῶ πάθει μάθος
θέντα κυρίως ἔχειν·
στάζει δ' ἐν θ' ὕπνω πρὸ καρδίας
μνησιπήμων πόνος καὶ παρ' ἄ-
κοντας ἦλθε σωφρονεῖν·

« [Zeus] a ouvert aux hommes les voies de la prudence, en leur donnant pour loi : "Souffrir pour comprendre". Quand, en plein sommeil, sous le regard du cœur, suinte le douloureux remords, la sagesse, en eux, malgré eux pénètre. »²⁴²

Les personnages tirent la leçon des malheurs qu'ils endurent. Cette loi qui tend à imposer aux hommes la sagesse se fait essentiellement sentir par le remords et la douleur. Ce revirement des sentiments se donne à entendre dans les propos des personnages. Outre les scènes de pure hésitation, Euripide a voulu mettre en lumière le moment qui suit immédiatement les meurtres. Il s'agit d'un dialogue émouvant à trois entre Oreste, Électre et le coryphée où les plaintes, les exclamations et les souvenirs s'entremêlent : les personnages passent d'un sentiment à l'autre. Les détails du meurtre sont révélés à travers l'horreur de ceux qui l'ont commis.

Ὁρέστης – Ἰὼ Γᾶ καὶ Ζεῦ πανδερεκέτα
βροτῶν, ἴδετε τὰδ' ἔργα φόνι-
α μυσάρᾳ, δίγωνα σώματ' ἐν
χθονὶ κείμενα πλαγᾶ
χερὸς ὕπ' ἐμᾶς, ἄποιν' ἐμῶν πημάτων...

²⁴¹ Eschyle, *les Euménides*, v. 193-194.

²⁴² Eschyle, *Agamemnon*, v. 176-181.

Ἡλέκτρα – Δακρύτ' ἄγαν, ὦ σύγγον', αἰτία δ' ἐγώ.
Διὰ πυρὸς ἔμολον ἅ τάλαινα ματρὶ τᾶιδ',
ἅ μ' ἔτικτε κούραν.

Oreste – « *O Terre ! ô Zeus qui voit tout ce que font les hommes, contemple ces victimes sanglantes, abominables, ces deux corps étendus sur le sol, et frappés par ma main en expiation des maux que j'ai soufferts...*

Électre – *Que de larmes, mon frère ! et moi j'en suis la cause. Je brûlais d'une haine atroce, moi la fille, contre cette mère qui m'enfanta. »*²⁴³

Ils perdent leur haine en perdant leur mère comme si le fait de voir son cadavre réveillait en eux l'atrocité du crime. Oreste et Électre qui ont participé la main dans la main au meurtre sont en proie au remords et ressentent la culpabilité, conséquence de leurs actes. L'expression de cette souffrance n'est pas gratuite, elle aboutit à montrer une souffrance supplémentaire. Le pathétique de la scène s'attache à la douleur des meurtriers et n'est plus mis en valeur par la pitié pour les victimes. En revanche, il n'est pas question de sentiment de culpabilité à la vue du cadavre d'Égisthe. Dans un moment d'exaltation, Électre ne se prive pas de l'insulter, même si elle en a honte. Elle le fait quand même avec plaisir et méthode puisqu'elle examine la conduite du mort et tous ses défauts, comme si elle respirait enfin d'avoir pu exprimer sa haine. Elle s'écrie : ἔρρ', οὐδὲν εἰδῶς οὖν ἐφευρεθεὶς χρόνον δίκην δέδωκας, « sois maudit ! ton ignorance est apparue enfin et tu as subi ta peine »²⁴⁴. C'est une scène des plus révélatrices de la haine d'Électre pour Égisthe.

Si Oreste et Clytemnestre revendiquent la légitimité de leur acte, c'est en fonction de la loi du talion qui leur permet de venger de ses meurtriers un être cher. Néanmoins même si, selon eux, c'est un acte voulu des dieux, il n'en demeure pas moins qu'ils sont confrontés de manière différente à la prise de conscience de leur acte. Motivés l'un et l'autre par l'accomplissement d'un acte juste, ils sont toutefois contraints de subir l'ordre du monde qui veut, qu'en tant qu'assassins, ils soient soumis à la vengeance d'autrui. Ce sont des meurtriers d'une catégorie bien particulière puisqu'ils ont fait périr un parent, un être humain du même sang. Par conséquent l'atrocité de la vengeance risque d'être équivalente à celle du meurtre, sinon pire.

²⁴³ Euripide, *Électre*, v. 1177-1184.

²⁴⁴ *Ibid.*, v. 952-953.

3. Le cycle infernal de la vengeance

Les Atrides sont une famille maudite et, en tant que telle, elle est vouée à se détruire elle-même de l'intérieur. La mort, omniprésente dans les tragédies, reflète l'idée universelle que tout criminel porte en lui une souillure, née du sang de sa victime, qui le fait se révéler au monde des hommes et au monde des dieux comme une *persona non grata*. La vengeance qui découle de ces meurtres affreux s'accomplit de diverses manières selon le degré de responsabilité que revendique l'assassin. Les dieux veillent à ce que chacun reçoive ce qu'il mérite, et en particulier tous ceux qui bafouent les valeurs sacrées. La vengeance d'Agamemnon s'exprimera dans l'épouvante des songes de Clytemnestre, qui voit l'exécution de son meurtre par son fils. Oreste sera poursuivi par les déesses vengeresses de sa mère.

1. L'importance de la souillure

Dans la mentalité grecque, certains actes sont particulièrement graves et entraînent des conséquences tout aussi importantes. Le meurtre, même s'il est involontaire, ordonné par les dieux ou accompli en cas de légitime défense, constitue une *μίασμα* (miasma), « une souillure ». Le crime d'Oreste est très différent de celui d'Agamemnon après le sacrifice d'Iphigénie et de celui de Clytemnestre après le meurtre de son époux. Oreste l'explique ainsi :

Ἀλγῶ μὲν ἔργα καὶ πάθος γένος τε πᾶν,
ἄζηλα νίκης τῆσδ' ἔχων μιάσματα.

« Je gémissais à la fois et sur le forfait et sur le châtement, et sur ma race entière ; car de cette victoire je ne garde pour moi qu'une atroce souillure. »²⁴⁵

Ce n'est pas parce qu'il revendique une vengeance juste, ni qu'il obéit à la volonté divine, mais parce qu'Oreste reconnaît que son acte était un crime et qu'il assume sa souillure. Celle-ci s'attache alors à lui et lui interdit tout contact avec autrui, jusqu'à ce qu'il ait été

²⁴⁵ Eschyle, *les Choéphores*, v. 1016-1017.

purifié. Il est interdit de lui adresser la parole sous peine de se trouver contaminé par la souillure et d'être accusé d'impiété. Cette croyance en sa transmission, que nous pourrions comparer à une maladie contagieuse, est très vivante au V^e siècle avant J.-C. Ainsi nous pouvons trouver de nombreuses expressions dans les tragédies. Tyndare interpelle Ménélas sur le fait que celui-ci ose parler à Oreste : Μενέλαε, προσφθέγγη νιν, ἀνόσιον κάρα; « Ménélas, tu lui parles, à cette tête impie ? »²⁴⁶. Si Ménélas prend le risque de discuter avec son neveu, c'est justement que, pour lui, Oreste n'est en rien responsable de ce meurtre, il rejette la faute sur Apollon. Il dit : ἀμαθέστερός γ' ὢν τοῦ καλοῦ καὶ τῆς δίκης, « c'est qu' [Apollon] connaissait mal le bien et la justice »²⁴⁷.

Par ailleurs la souillure d'un homme meurtrier évoque le sang du mort. Dans la famille des Atrides sur laquelle pèse la malédiction, le sang appelle le sang, le crime appelle le crime. Il semble que la mort soit intrinsèquement liée à la notion d'enfantement, d'autant plus que les crimes se déroulent à l'intérieur d'une famille. Bien évidemment dès lors que l'homme voit le jour, il est voué à la mort tôt ou tard. Or, au sein de cette lignée, chaque génération enfante des descendants qui sont susceptibles de tuer les ascendants. C'est à ce niveau là que la perversion du rapport naissance-mort s'établit véritablement. Outre le cercle vicieux qui veut que la fécondité entraîne la destruction, il semble que la famille des Atrides soit vouée à l'anéantissement. Le crime d'Oreste, qui semble à première vue s'inscrire dans ce schéma tout à fait particulier, nous permet de nous interroger sur la suite : apporte-t-il la mort ou le salut à sa famille ? Oreste perpétue son héritage en continuant l'œuvre de mort. Ainsi, il est donc voué à mourir de la main d'un parent. Toutefois il semble que le seul personnage le plus proche, Électre, ne soit pas enclin à le tuer. Par conséquent, il faut se tourner vers son oncle ou son grand-père. Ni l'un ni l'autre ne semble capable d'un tel acte. Tout d'abord, Tyndare est un homme bien trop âgé pour lutter face à son jeune petit-fils et ensuite Ménélas se félicite de la décision d'Oreste d'avoir châtié la meurtrière de son frère, il dit : Ἑλληνικόν τοι τὸν ὁμόθεν τιμᾶν ἀεὶ, « c'est être Grec que d'honorer toujours sa race »²⁴⁸. Il est conscient des sacrifices d'Agamemnon à son égard. Par conséquent, deux options s'offrent à Oreste : soit il est voué à mourir de la torture que lui infligent les Érinyes de sa mère – ce qui entre dans

²⁴⁶ Euripide, *Oreste*, v. 481.

²⁴⁷ *Ibid.*, v. 417.

²⁴⁸ *Ibid.*, v. 486.

le schéma de mort de la lignée d'Oreste –, soit il devient le dernier maillon de la chaîne infernale de la *vendetta* et permet que sa race perdure par-delà sa mort.

Si Oreste est souillé du meurtre de sa mère, pourquoi Agamemnon et Clytemnestre ne le seraient-ils pas eux aussi ? La principale raison repose sur le fait qu'ils ne revendiquent pas cette souillure. Pour ces personnages, accomplir le meurtre revient à exécuter tout simplement la volonté divine. Agamemnon répond favorablement à l'oracle de Calchas : c'est Artémis qui souhaite voir la mort de sa fille, il n'est en rien responsable de ce meurtre. Clytemnestre assassine Agamemnon parce que, pour elle, son époux porte en lui les fautes de la famille des Atrides et ses propres fautes. Elle exécute seulement la volonté du Génie vengeur de la race :

Φανταζόμενος
δὲ γυναικὶ νεκροῦ τοῦδ' ὁ παλαιὸς
δοιμὺς ἀλάστωρ Ἀτρέως χαλεποῦ
θoinατῆρος τόνδ' ἀπέτεισεν
τέλεον νεαροῖς ἐπιθύσας.

« Sous la forme de l'épouse de ce mort, c'est l'antique, l'âpre Génie vengeur d'Atrée, du cruel amphitryon, qui a payé cette victime, immolant un guerrier pour venger des enfants. »²⁴⁹

Toute l'ambiguïté repose sur l'idée que, si ces personnages avaient pensé être criminels même une seconde sans revendiquer leur acte, ils auraient alors été souillés de leurs meurtres. C'est pourquoi Agamemnon et Clytemnestre ne pensent pas porter de sang sur leurs mains. Or, si tel était le cas, ils ne devraient pas être confrontés à la vengeance mais comme nous venons de le constater, le meurtre quel qu'il soit est passible de châtement. Par ailleurs, nous l'avons déjà analysé auparavant, les deux personnages sont en rapport étroit avec la décision de recourir à cette extrémité. L'un et l'autre veulent assouvir une pulsion personnelle : Agamemnon est un ambitieux pour qui la mort d'Iphigénie est un prétexte à s'engager dans la guerre de Troie ; Clytemnestre ne supporte pas le peu d'importance qu'elle a aux yeux de son époux ni qu'il ait décidé de sacrifier sa fille sans lui en avoir parlé. La relation entre la faute et la souillure est par conséquent en rapport avec l'initiative humaine mais surtout avec la justice divine.

Dès lors que la faute d'un personnage est avérée, c'est-à-dire reconnue par les dieux, il est irrésistiblement confronté aux conséquences de son crime. Il est intéressant de

²⁴⁹ Eschyle, *Agamemnon*, v. 1499-1503.

constater que Clytemnestre et Oreste ne subissent pas le même sort en ce qui concerne la vengeance mais sont tous deux torturés. Clytemnestre qui ne ressent aucun remords à la suite de ses agissements est pourtant punie par les dieux : ses songes loin d'être des rêves deviennent des cauchemars prémonitoires et Oreste incarne les Érinyes de son père.

2. La vengeance d'Agamemnon

Clytemnestre fait face aux conséquences de son crime dès lors que son fils revient dans sa patrie. Nous avons vu qu'un certain laps de temps s'écoule entre le départ d'Oreste et son retour. Ainsi dans cet intervalle, Clytemnestre, même si elle entend les reproches du chœur et ceux de sa fille, n'est pas véritablement menacée. Ce n'est qu'au moment où Oreste réapparaît que se produit chez elle un bouleversement, elle fait des rêves des plus terrifiants. Dans *les Choéphores*, Eschyle évoque ce songe horrible par l'intermédiaire du coryphée :

Χορός – Τεκεῖν δράκοντ' ἔδοξεν, ὡς αὐτὴ λέγει.
Ὀρέστης – Καὶ ποῖ τελευτᾶ καὶ καρανοῦται λόγος;
Χορός – Ἐν σπαργάνοισι παιδὸς ὀρμίσαι δίκην.
Ὀρέστης – Τίνος βορᾶς χρῆζοντα, νεογενὲς δάκος;
Χορός – Αὐτὴ προσέσχε μαστὸν ἐν τῶνείρατι.
Ὀρέστης – Καὶ πῶς ἄτρωτον οὐθαρ ἦν ὑπὸ στύγους;
Χορός – Ὡστ' ἐν γάλακτι θρόμβον αἵματος σπάσαι.

Le coryphée – « Elle crut enfanter un serpent, disait-elle.
Oreste – Dis-moi la fin : comment se termine ce rêve ?
Le coryphée – Elle, comme un enfant, l'abritait dans les langes.
Oreste – Et de quoi vivait-il, le monstre nouveau-né ?
Le coryphée – Elle-même, en son rêve, lui présentait le sein.
Oreste – Et le sein n'était pas blessé par un tel monstre ?
Le coryphée – Si ! un caillot de sang se mêlait à son lait. »²⁵⁰

Sophocle donne une autre version de ce rêve dans son *Électre*, c'est Chrysothémis, la fille de Clytemnestre, qui nous le rapporte :

Λόγος τις αὐτὴν ἔστιν εἰσιδεῖν πατρὸς
τοῦ σοῦ τε κἀμοῦ δευτέραν ὀμιλίαν
ἐλθόντος ἐς φῶς· εἶτα τόνδ' ἐφέστιον
πῆξαι λαβόντα σκῆπτρον οὐφόρει ποτὲ
αὐτός, τανῦν δ' Αἰγισθος· ἐκ δὲ τοῦδ' ἄνω
βλαστεῖν βρύνοντα θαλλὸν ᾧ κατάσκιον

²⁵⁰ Eschyle, *les Choéphores*, v. 527-533.

παῖσαν γενέσθαι τὴν Μυκηναίων χθόνα.

« On dit qu'elle aurait vu notre père, à nous deux, reparaître devant elle, et qu'il aurait planté dans notre foyer le sceptre qu'il portait jadis, avant qu'Égisthe le lui eût pris. De ce sceptre alors aurait jailli un laurier florissant, capable de couvrir à lui seul de son ombre toute la terre de Mycènes. »²⁵¹

Dans les deux cas, le rêve est raconté par un tiers, ce qui lui procure une dimension particulière. En effet, le contenu du rêve est révélé en interrogeant ceux qui fournissent les informations. Dans les croyances grecques oniriques, ce n'est pas le rêve, comme la prophétie d'ailleurs, qui déclenche l'accomplissement des visions, c'est son interprétation. Un rêve non interprété était apparemment considéré comme sans conséquence et c'est pourquoi Oreste, chez Eschyle, et Électre, chez Sophocle, l'interprètent à haute voix afin qu'il s'accomplisse. De ce fait, qui fait un tel rêve peut s'attendre au malheur, car les prédictions des songes se réalisent toujours. C'est pourquoi Clytemnestre prend la peine de narrer son rêve à une puissance purificatrice ; Chrysothémis rapporte à sa sœur :

Τοιαῦτά του παρόντος, ἤνιχ' Ἥλιω
δείκνυσι τοῦναρ, ἔκλυον ἐξηγουμένου.

« Tel est le récit que je tiens d'un homme qui se trouvait là lorsqu'elle exposait son rêve au Soleil. »²⁵²

Dans les croyances grecques, Ἥλιος (Hélios), « le Soleil », qui est le seul dieu qui peut observer d'un seul regard la surface entière de la terre et renseigner l'Olympe sur ce qui s'y passe, a le pouvoir purificateur de conjurer les mauvais augures des rêves²⁵³. Par ailleurs, ces songes peuvent être considérés comme authentiques dans la mesure où ils apparaissent suite à un stimulus puissant, la mort d'Agamemnon. Le rêve de Clytemnestre est alors une expérience vécue à travers des souvenirs et en rapport à des préoccupations du moment. Elle est hantée par la crainte du retour du fils vengeur de son père, et c'est la raison pour laquelle elle accueille la – fausse – nouvelle de sa mort avec un sentiment de délivrance, mais sa joie sera de courte durée. Les figures vues en songe sont comme les ombres, qui ne sont plus que des images dans le monde souterrain. Elles sont physiquement semblables à ce que sont les hommes de leur vivant, mais sans consistance réelle. La réalité du rêve s'impose au dormeur, mais au réveil il prend conscience de ce qu'elle a d'irréel, encore que le contenu du rêve ne soit pas sans signification. Dans la mentalité grecque, c'était un

²⁵¹ Sophocle, *Électre*, v. 417-423.

²⁵² *Ibid.*, v. 424-425.

²⁵³ Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 42-43. Iphigénie vient raconter à la lumière le rêve qu'elle a fait sur l'anéantissement de sa famille, elle espère ainsi conjurer le mauvais sort.

des modes privilégiés de communication entre l'homme et les dieux. En effet les dieux qui, eux, n'oublient pas le crime trouvent un moyen d'expression pour rendre la justice. Ils pénètrent l'esprit de Clytemnestre en s'y insinuant sous la forme de songes terrifiants, annonceurs de meurtres et de catastrophes. Ils les envoient pour la torturer et pour l'épouvanter, ce qui semble fonctionner : ἡ δ' ἐξ ὕπνου κέκλαγγεν ἐπτοημένη, « elle s'éveille et pousse un cri d'effroi »²⁵⁴. Les femmes qui entendent le cri comprennent immédiatement le sens du rêve, bien qu'elles ne sachent pas encore exactement de quoi rêve Clytemnestre. Son hurlement est une réaction affective née des visions d'horreur. Ce qu'en déduisent les femmes, c'est que la reine fait un cauchemar qui ne peut que se rapporter à son châtement pour le meurtre d'Agamemnon. Son épouvante est telle qu'elle délègue au chœur des femmes ou à Chrysothémis le soin de faire les libations sur la tombe de son époux de manière à apaiser sa colère. Les offrandes apportent généralement la gratitude et la bienveillance du mort, mais ici, elles ne sont pas faites par amour, c'est la crainte qui pousse Clytemnestre à agir. De plus, en n'étant pas offertes en personne, ces rituels n'ont pas l'effet désiré pour Clytemnestre et cela accentue davantage la haine de son époux défunt.

Agamemnon est le principal agent de son rêve. C'est lui qui torture Clytemnestre par le biais du rêve envoyé par les dieux. En effet, la mention de τὸ ἐφέστιον, « le foyer » place le rêve dans le contexte spatial du palais d'Agamemnon. Ensuite, le symbolisme que revêtent le sceptre et les langes d'Oreste est des plus révélateurs sur la présence du roi. En effet, nous savons que « le sceptre », σκῆπτρον, est recouvert d'une fine couche d'or²⁵⁵, que le serpent représentant l'enfant – équivalent du père – est emmaillotté dans des langes. L'immobilisme qui se dégage donc de ces deux images rappelle le roi empêtré dans la robe-filet offerte par son épouse. De plus le sceptre, symbole suprême du pouvoir, peut être considéré comme le phallus d'Agamemnon sectionné lors de la technique du maschalisme. En effet, il bourgeonne et fait naître θαλλὸν κατάσκιον, « un laurier florissant », qui est la plante consacrée à Apollon dans l'Antiquité. Il est alors évident que le laurier n'est autre que le fils d'Agamemnon, protégé du dieu, qui prétend régner sur πᾶσαν τὴν Μυκηναίων χθόνα, « toute la terre de Mycènes ». Par ailleurs, la croyance selon

²⁵⁴ Eschyle, *les Choéphores*, v. 535 et v. 523-525.

²⁵⁵ Homère, *Iliade*, I, v. 15 et v. 245-246, II, v. 268 ; *Odyssée*, XI, v. 91.

laquelle le père seul procréé les enfants est ici mise en valeur. Dans *les Euménides*, Apollon rappelle :

Οὐκ ἔστι μήτηρ ἢ κεκλημένη τέκνου
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος νεοσπόρου·
τίκτει δ' ὁ θρώσκων, ἢ δ' ἄπερ ξένω ξένη
ἔσωσεν ἔρνος, οἷσι μὴ βλάβη θεός.

« Ce n'est pas la mère qui enfante celui qu'on nomme son enfant : elle n'est que la nourrice du germe en elle semé. Celui qui enfante, c'est l'homme qui la féconde ; elle, comme une étrangère, sauvegarde la jeune pousse – quand du moins les dieux n'y portent point atteinte. »²⁵⁶

La mutilation préventive de Clytemnestre sur le corps d'Agamemnon, qui a certainement inclus l'ablation du phallus, fait allusion à ses pouvoirs géniteurs. Elle cherche à éviter que son fantôme ne procréé quelqu'un qui le vengerait. La représentation de la dimension dynastique est ici tout à fait mise en valeur : le sceptre, le laurier, Mycènes. Le rêve semble souligner le remplacement d'un souverain usurpateur par un autre légitime. Dans cette perspective, le châtimement de Clytemnestre n'est qu'un moyen au service d'une fin. L'apparition d'Oreste engendrée par le sceptre de son père n'est pas sans rappeler le rêve que fait Clytemnestre dans l'*Orestie* de Stésichore :

Τᾶ δὲ δράκων ἐδόκησε μολεῖν κάρα βεβρωμένος ἄκρον·
ἐκ δ' ἄρα τοῦ βασιλεὺς Πλεισθενίδας ἐφάνη.

« Elle crut voir surgir un serpent à la tête sanglante duquel sortit un roi descendant de Plisthène. »²⁵⁷

Dans certaines versions de la légende, Plisthène est le fils d'Atrée et donc le père d'Agamemnon, de Ménélas et d'Anaxabie. Ici, Agamemnon émerge de la tête sanglante du serpent, tout comme la naissance céphalique de la déesse Athéna sortie du crâne fendu de Zeus. De la même manière, le serpent d'Eschyle représente Oreste : Clytemnestre lui donne naissance comme elle l'a fait pour son fils. Ce serpent littéral se confond avec le serpent symbolique, derrière l'ombre du serpent-Oreste menace celle du serpent-Agamemnon. De plus, le roi, une fois mort, devient une ombre du monde infernal et l'une des créatures qui représente le mieux ce monde chtonien est le serpent. Ainsi puisqu'Oreste est un serpent dans le rêve, tout comme Agamemnon défunt, ils sont équivalents sur tous

²⁵⁶ Eschyle, *les Euménides*, v. 658-661.

²⁵⁷ Plutarque, *Œuvres morales, De sera numinis vindicta*, chapitre X, 555 A, 5-6.

les plans : le vengeur équivaut alors au vengé. Précédemment, nous avons vu que Clytemnestre n'a jamais allaité son fils, mais ici, elle lui présente son sein qu'Oreste mord au mamelon. Ceci est très significatif du personnage de Clytemnestre pour qui un enfant conçu n'est rien d'autre qu'un être capable de la détruire. La morsure qu'Oreste inflige à sa mère évoque la punition future. Ici l'insistance se porte sur le châtement de la mauvaise mère : le rétablissement de la dynastie légitime est au moins dans le rêve une simple conséquence de la vengeance exigée et obtenue en réponse à une offense personnelle. Le fils n'est qu'un prolongement du père, il représente alors les Érinyes humaines d'Agamemnon et le roi lui-même.

De la simple vision en songes à la matérialisation personnifiée, Oreste incarne les Érinyes de son père, ce qui est manifeste par l'analyse des points communs qui existent entre ces deux groupes de personnages. Tout d'abord la peur que suscite Oreste chez sa mère montre bien que l'attente continuelle d'un éventuel châtement l'épouvante profondément :

Καί μ', ἐπεὶ τῆσδε χθονὸς
 ἐξῆλθεν, οὐκέτ' εἶδεν· ἐγκαλῶν δέ μοι
 φόνους πατρῶους δεινὸν ἐπηπείλει τελεῖν·
 ὥστ' οὔτε νυκτὸς ὕπνον οὔτ' ἐξ ἡμέρας
 ἐμὲ στεγάζειν ἠδύν, ἀλλ' ὁ προστατῶν
 χρόνος διῆγέ μ' αἰὲν ὡς θανουμένην.

« Du jour où [Oreste] a quitté ce pays, jamais plus [il] ne m'a revue, mais, bien au contraire, me faisant grief de la mort de son père, ne cessait de me menacer d'une épouvantable vengeance, si bien que le doux sommeil ne pouvait plus, ni jour ni nuit, envelopper mes paupières et que chaque heure nouvelle me maintenait sans arrêt dans les angoisses de la mort. »²⁵⁸

De plus, Oreste est un serpent, non seulement dans le rêve de Clytemnestre mais aussi par son comportement, il s'introduit dans le palais en usant de la ruse. Tout comme les déesses infernales, c'est un meurtrier, plus précisément un matricide : il égorge sa mère. Par ailleurs, le meurtre sanglant d'Oreste évoque l'écoulement du sang, comme le suggère le chœur : πῶς ἔτλας φόνον δι' ὀμμάτων ἰδεῖν σέθεν ματρὸς ἐκπνεούσας; « comment tes yeux ont-ils pu supporter de voir couler le sang de ta mère expirante ? »²⁵⁹. Cet écoulement du sang maternel est la compensation du sang répandu lors de l'assassinat d'Agamemnon perpétré par Clytemnestre et Égisthe. De même, la succion du sang mêlé au

²⁵⁸ Sophocle, *Électre*, v. 777-782.

²⁵⁹ Euripide, *Électre*, v. 1218-1220.

lait rappelle cette effusion du sang. Si nous analysons la situation dans laquelle Oreste, l'apatride, revient sur la terre de ses ancêtres, nous constatons que c'est un exilé. De la même manière après le meurtre, Oreste est banni puisqu'en déclenchant cette calamité, il est méprisé de tous et ce n'est pas étonnant si, comme les Érinyes infernales, Oreste recouvre une respectabilité au moment où il est acquitté.

Torturée par des visions, même si elle prétend ne pas les comprendre, Clytemnestre, l'épouse meurtrière, voit s'abattre sur elle le châtiment divin. Sachant pertinemment qu'une épée de Damoclès était sur sa tête, la reine n'évite cependant pas les coups meurtriers de son fils, représentant incontestable des Érinyes d'Agamemnon. Si Clytemnestre bénéficie, elle, d'un délai avant la réalisation de son châtiment, il n'en va pas de même pour Oreste, lui qui subit de plein fouet les tortures des chiennes vengeresses de sa mère.

3. La vengeance de Clytemnestre

À la différence de Clytemnestre la vengeance que subit Oreste est sans délai puisqu'il voit apparaître devant ses yeux les Érinyes, dès que le meurtre de sa mère est accompli :

Ἄ, ἄ,
 δμῶαί γυναῖκες, αἶδε, Γοργόνων δίκην,
 φαιοχίτωνες καὶ πεπλεκτανημένοι
 πυκνοῖς δράκουσιν – οὐκέτ' ἄν μείναιμ' ἐγώ.

« Ah ! ah ! captives... là, là... des femmes, vêtues de noir, enlacées de serpents sans nombre... Je ne puis plus rester. »²⁶⁰

Les *Ἐρινύες*, « les Érinyes » – du grec, *ἐρίνειν* (*érinein*), « pourchasser, persécuter » – sont des puissances primitives terrifiantes. Hésiode en fait des monstres femelles, nés de Gaia (la Terre) fécondée par le sang et le sperme d'Ouranos (le Ciel), émasculé par son fils Cronos (le Temps)²⁶¹. Divinités primitives du panthéon hellénique, elles ne reconnaissent pas l'autorité des jeunes dieux olympiens. Elles sont semblables aux Moires qui n'ont d'autres lois qu'elles-mêmes, et auxquelles Zeus lui-même doit obéir. À l'origine, elles

²⁶⁰ Eschyle, *les Choéphores*, v. 1048-1050.

²⁶¹ Hésiode, *Théogonie*, v. 173-185. D'autres versions font naître les Érinyes de la Nuit et de Cronos.

étaient composées d'un nombre indéterminé, elles passent petit à petit au nombre de trois : *Αληκτώ* (Alèktô), Alecto – l'Implacable –, *Τισιφώνη* (Tisiphonè), Tisiphone – la Vengeance – et *Μέγαιρα* (Mégæra), Mégère – l'Ensorceleuse – qui est la plus célèbre, elle personnifie la haine et fait naître la jalousie et l'envie dans le cœur des hommes. Leur aspect est repoussant, elles sont souvent représentées avec des ailes, des cheveux longs hérissés de serpents, brandissant des torches et des fouets, elles pleurent des larmes de sang. Elles vivent dans l'obscurité des Enfers, c'est-à-dire l'Érèbe, le monde souterrain, et reviennent sur terre pour poursuivre inlassablement les mortels criminels. Les Érinyes sont noires comme les victimes sacrifiées aux dieux d'en-bas.



Figure 13 : *Les Érinyes*. Détail d'un cratère à figures rouges, 340 avant J.-C.
Musée de Karlsruhe Baden, Allemagne.

Elles interdisent aux devins et aux prophètes de révéler trop précisément l'avenir. Protectrices de l'ordre social, elles châtient tous les crimes susceptibles de le troubler. Elles punissent le meurtrier, non seulement l'assassin et le meurtrier volontaire, mais de façon générale l'homicide. Elles sont donc chargées de venger tous les crimes de sang, et plus particulièrement ceux qui sont commis dans la famille. Elles naissent à chaque fois qu'une personne fait un affront à un membre de sa famille ou répand son sang. À l'origine, elles étaient les fantômes vengeurs d'un parent dont la mort ne pouvait être vengée, puisque

l'assassin était précisément la personne qui aurait dû venger cette mort, ou tout du moins, elles étaient nées du sang répandu par ce parent. Ce n'est que plus tard que ces fantômes vengeurs ont été redéfinis comme des esprits infernaux, ayant une sorte d'existence continue dans le temps, mais demeurant totalement inactifs jusqu'au moment où ils sont ranimés par un crime au sein de la famille. Elles sont réveillées par l'odeur du sang et sont à l'apogée de leur activité lorsqu'elles en boivent. Très souvent assimilées à des vampires, les Érinyes ont un appétit sans limite pour le sang :

Ἄλλ' ἀντιδοῦναι δεῖ σ' ἀπὸ ζῶντος ῥοφεῖν
 ἔρυθρόν ἐκ μελέων πέλανον· ἀπὸ δὲ σοῦ
 βοσκὰν φεροίμαν πάματος δυσπότου·

« C'est toi qui, en revanche, dois, tout vif, fournir à ma soif une rouge offrande puisée dans tes veines. Qu'en toi je trouve à m'abreuver de cet atroce breuvage ! »²⁶²

Le sang d'Oreste est destiné à nourrir le corps des Érinyes, il devient leur substance. Dans ce corps, le sang alors se change en venin²⁶³. Une fois le parricide accompli, les Érinyes semblent retourner à leur sommeil. Ce qui est révélateur de cet état actif-passif est que les Érinyes n'ont pas de mythe propre. Elles n'apparaissent que dans les légendes ayant un rapport avec un parricide comme dans celle d'Œdipe.

Dans *Oreste* d'Euripide et dans *les Choéphores* d'Eschyle, les Érinyes sont des illusions, elles ne sont visibles qu'aux yeux d'Oreste, victime d'un cœur inquiet par la seule conscience de ce qu'il a fait. En revanche dans *les Euménides* d'Eschyle, les déesses ne sont plus de simples visions, elles sont devenues réelles. Leur présence est confirmée par la description qu'en offre la Pythie, épouvantée, qui correspond à celle qu'en donnait Oreste²⁶⁴. Elles ont un corps, les spectateurs peuvent les voir agir dans l'*orchestra*. En tant qu'êtres démoniaques, les Érinyes matérialisées incarnent l'esprit vengeur de Clytemnestre dépossédée de son corps. Avant sa mort, la reine se voit aussi très souvent dépossédée de son statut d'être humain au profit de celui de monstre : elle est tour à tour identifiée à une chienne, à une vache, à une lionne ou à une araignée²⁶⁵, mais elle est principalement comparée à un serpent. La nature serpentine des Érinyes se retrouve chez celle de Clytemnestre dans les métaphores usitées : elle enserre Agamemnon dans les filets de sa

²⁶² Eschyle, *les Euménides*, v. 264-266.

²⁶³ *Ibid.*, v. 782-788.

²⁶⁴ *Ibid.*, v. 48-56.

²⁶⁵ Eschyle, *Agamemnon*, v. 607 (identification à une chienne) ; v. 1125-1129 (une vache) ; v. 1258 (une lionne) ; v. 1492 (une araignée).

robe, elle l'ensorcèle par des paroles persuasives. L'affrontement entre Agamemnon et Clytemnestre est décrit sous la forme du combat entre l'aigle et le serpent :

Ἴδοῦ δὲ γέννα<ν εὔ>νιν αἰετοῦ πατρόος
θανόντος ἐν πλεκταῖσι καὶ σπειράμασιν
δεινῆς ἐχίδνης.

« Vois les petits de l'aigle ont perdu leur père ; il est mort dans les replis, les nœuds d'une vipère infâme. »²⁶⁶

Les Érinyes de Clytemnestre sont bien plus violentes que celle d'Agamemnon. Par ailleurs, cette association est encore plus remarquable si nous étudions le rêve que font les Érinyes. L'ombre de Clytemnestre apparaît pour mettre fin à leur sommeil, celles-ci se réveillent et s'écrient :

Ἐμοὶ δ' ὄνειδος ἐξ ὄνειράτων μολὼν
ἔτυψεν δίκαν διφρηλάτου
μεσολαβεῖ κέντρῳ
ὑπὸ φρένας, ὑπὸ λοβόν·
πάρεστι μαστίκτορος
δαΐου δαμίου
τὸ βαρὺ περιβαροῦ τὸ κρύος ἔχειν.

« Du fond de mes songes un outrage est venu – brutal comme l'aiguillon qu'un cocher emploie en pleine marche – me frapper au cœur, au foie. Oui, je sens en moi, comme sous le fouet d'un bourreau féroce, passer un cruel, trop cruel frisson. »²⁶⁷

L'ombre impatiente et vengeresse de Clytemnestre pique les Érinyes de son κέντρῳ « aiguillon », elle est bien une mère infernale. Il s'agit là d'autostimulation dans la mesure où les Érinyes et Clytemnestre ne font qu'un. La particularité de ces divinités est qu'elles ont tous les comportements typiques d'une meute qui traque sans cesse sa proie : elles n'ont pas d'individualité propre. Leur « je » est plus une convention accordée au chœur dans la tragédie grecque qu'une nécessité de les solidariser. À la manière de Cerbère et de ses nombreuses têtes ou de Géryon et de ses trois corps, les Érinyes forment une entité au sein d'un groupe. Ainsi, par rapport à leur fonction, elles se comportent en chiennes de meute, semblables aux Ménades. Dans le rêve qu'elles font, elles s'imaginent même en train de chasser Oreste²⁶⁸. Chasseresses acharnées, infatigables poursuivantes, les Érinyes

²⁶⁶ Eschyle, *les Choéphores*, v. 247-249.

²⁶⁷ Eschyle, *les Euménides*, v. 155-161.

²⁶⁸ *Ibid.*, v. 94-142.

flairent le sang figé sur la peau d'Oreste : ἐγὼ δ', ἄγει γὰρ αἷμα μητροῶν, δίκας μέτειμι τόνδε φῶτα κάκκυνηγετῶ, « moi – le sang d'une mère me pousse – je poursuivrai cet homme comme un chien sur la piste »²⁶⁹. Cette chasse à l'homme des Érinyes dont Oreste est le gibier montre qu'elles ne semblent jamais s'attaquer directement à leur victime, elles le pourchassent inlassablement :

Τετραυματισμένον γὰρ ὡς κύων νεβρὸν
 πρὸς αἷμα καὶ σταλαγμὸν ἐκματεύομεν.
 Πολλοῖς δὲ μόχθοις ἀνδροκμηῆσι φυσιᾶ
 σπλάγχνον· χθονὸς γὰρ πᾶς πεποιίμανται τόπος,
 ὑπὲρ τε πόντον ἀπτέροις πωτήμασιν
 ἦλθον διώκουσ', οὐδὲν ὑστέρα νεώς.

« Comme un chien un faon blessé, nous suivons l'homme à la piste du sang qu'il perd goutte à goutte... Mais, sous tant de fatigues, mes membres sont brisés, mon sein est haletant. Il n'est point de lieu sur la terre où n'ait pas passé mon troupeau. Attachée à sa poursuite, j'ai volé, sans ailes, par-dessus les flots, aussi vite qu'aucun navire. »²⁷⁰

La mort en est la conséquence mais elle n'est pas l'ouvrage des chiennes. Leur caractère animal et leur sauvagerie sont aussi symbolisés par les couleurs noire et rouge. Déeses des sombres ténèbres, elles respirent le sang frais qu'Oreste laisse couler de ses mains.



Figure 14 : *Oreste poursuivi par les Érinyes.*
 Nestoris à figures rouges, 380 avant J.-C. Musée national de Naples, Italie.

²⁶⁹ *Ibid.*, v. 230-231.

²⁷⁰ *Ibid.*, v. 246-251.

Enfin Oreste, bête harcelée et affolée par les chiennes, tombe dans le piège depuis longtemps préparé. C'est le thème du filet, présent dans presque toutes les pièces. Les déesses entourent Oreste et entonnent elles-mêmes le péan de mort :

Ἐπὶ δὲ τῷ τεθυμένῳ
τόδε μέλος παρακοπά,
παραφορὰ φρενοδαλῆς,
ῥυμος ἔξ Ἑρινύων,
δέσμιος φρενῶν, ἀφόρ-
μικτος, αὐονὰ βροτοῖς.

« Mais, pour notre victime, voici le chant délire, vertige où se perd la raison, voici l'hymne des Érinyes, enchaîneuse d'âmes, chant sans lyre, qui sèche les mortels d'effroi. »²⁷¹

Ici, le chœur chante d'une seule voix mais un chant atroce, celui des Érinyes. Personne ne peut les faire taire ni les faire partir. Ce ne sont pas des étrangères que l'on peut chasser quand on le désire, elles sont chez elles. Elles appartiennent à la race et sont attachées à la maison. En agissant sur l'esprit de la victime, ce chant est ce qui mène précisément à la perte et à la folie. En plus de ce chant terrifiant, il semble que les Érinyes dansent pour épouvanter Oreste : μάλα γὰρ οὖν ἀλομένα ἀνέκαθεν βαρυπετῆ καταφέρω ποδὸς ἀκμάν, « d'un pied puissant au plus haut je bondis, pour retomber d'un poids plus lourd »²⁷². Cet acharnement à poursuivre le meurtrier provoque chez celui-ci un état tout à fait particulier, il semble que la folie, en tant que maladie, s'abatte sur lui.

Comme la violence se propage dans le monde extérieur, l'univers intérieur, quand il est envahi à son tour par les forces de la violence, se désorganise en chaos. Ce qui se manifeste par la folie dans l'esprit humain. Dans la tragédie grecque, les crimes sont souvent associés à la folie, l'esprit du meurtrier s'abandonne volontiers à l'irrationnel et au désordre. La folie est non seulement attachée au crime mais elle l'est aussi au châtement, c'est le rôle des Érinyes que de rendre fou leur proie. Nous pouvons même penser que c'est parce qu'elles sont folles elles-mêmes qu'elles sont capables de rendre folle leur victime du fait de leur hymne²⁷³. Dès qu'elles ne sont plus en activité, c'est-à-dire lorsqu'elles sont poussées au sommeil par Apollon, elles ne provoquent plus de folie parce qu'elles-mêmes

²⁷¹ *Ibid.*, v. 328-333.

²⁷² *Ibid.*, v. 372-374.

²⁷³ *Ibid.*, v. 306, v. 328-333 et v. 340-345.

cessent temporairement d'être folles. Ainsi, avant l'arrivée des déesses, Oreste sent un trouble s'emparer de lui : ὥσπερ ξὺν ἵπποις ἠνιοστροφῶ δρόμου ἔξωτέρω φέρουσι γὰρ νικώμενον φρένες δύσαρκτοι, « il me semble conduire un attelage emporté hors de la carrière ; mes esprits indociles m'entraînent, vaincu »²⁷⁴. La cause de son égarement est l'épouvante présente au plus profond de lui : il compare son cœur qui bat à un danseur qui frappe le sol de ses pieds, il est en proie à des hallucinations quand il voit s'abattre sur lui les Érinyes de sa mère et enfin il prend la fuite pour leur échapper. Ce sont les mêmes symptômes dont l'oracle d'Apollon l'avait menacé. Dans *Oreste*, Euripide montre un homme malade, couché, qui ne s'est pas nourri depuis cinq jours, qui dort et qui respire à peine. Il a des caillots d'écume au coin de la bouche et des yeux, les cheveux sales, les articulations brisées, il est mal à l'aise dans toutes les positions²⁷⁵, il ne sait pas comment il est arrivé là. Les ravages que produit la maladie sur l'organisme d'Oreste, l'état d'épuisement dans lequel elle le laisse, l'aspect qu'elle lui donne montrent qu'après les crises, la maladie ne s'efface pas, elle est toujours présente en lui. Dans *Iphigénie en Tauride*, un des bouviers, qui menait les troupeaux se baigner dans la mer, a assisté au bref et violent accès qui a secoué Oreste, il raconte à Iphigénie ce qu'il a vu :

Κὰν τῶδε πέτρων ἄτερος λιπῶν ξένοι
 ἔστη κάρα τε διετίναξ' ἄνω κάτω
 κἀνεστέναξεν ὠλένας τρέμων ἄκρας,
 μανίαις ἀλαίνων, καὶ βοᾷ κυναγὸς ὤς·
 « Πυλάδη, δέδορκας τήνδε; [...]»
 Παρῆν δ' ὄρᾶν
 οὐ ταῦτα μορφῆς σχήματ' ἀλλ' ἠλλάσσετο
 φθογγὰς τε μόσχων καὶ κυνῶν ὑλάγματα,
 ἃ φᾶσκ' Ἐρινῦς ἰέναι μιμήματα. [...]
 Πίπτει δὲ μανίας πίτυλον ὁ ξένος μεθείς,
 στάζων ἀφρῶ γένειον·

« Là-dessus, l'un des deux étrangers abandonne la caverne, se lève, et, secouant la tête pousse un gémissement, tandis que ses mains tremblent. Agité des Furies, il crie comme un chasseur : " Pylade la vois-tu, celle-ci ? [...]. " Nous le voyions changer sans cesse d'attitude, [suivant les visions qu'annonçaient ses discours. Comme il se rapprochait de nous, il remarqua les beuglements des bœufs, les aboiements des chiens] et jura que ces cris étaient ceux des Furies, lesquelles imitaient la voix des animaux. [...] Or, l'étranger, l'accès passé, s'affaisse à terre ; de sa barbe, l'écume dégouttait. »²⁷⁶

Le réalisme avec lequel le poète tragique a mis en lumière la maladie est des plus frappants, ne serait-ce que par les périodes successives de crises qui laissent le jeune

²⁷⁴ Eschyle, *les Choéphores*, v. 1022-1024.

²⁷⁵ Euripide, *Oreste*, v. 219-232.

²⁷⁶ Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 281-308.

homme brisé et sans force au lent retour à la conscience du monde. Au début de l'*Oreste*, cela fait six jours qu'Oreste a assassiné sa mère²⁷⁷, Électre, impuissante, est à son chevet. Elle ne réussit pas à le persuader qu'il se laisse tromper par de vains fantômes : μέν', ὦ ταλαίπωρ', ἀτρέμα σοῖς ἐν δεμνίοις· ὄρας γὰρ οὐδὲν ὧν δοκεῖς σάφ' εἰδέναι, « demeure, infortuné, paisible sur ta couche ; tu ne vis point ce dont tu crois être certain »²⁷⁸. Ici l'épouvante d'Oreste est agressive puisqu'au lieu de penser à fuir, il veut lui-même attaquer les Érinyes, il demande à sa sœur :

Δὸς τόξα μοι κερουκὰ, δῶρα Λοξίου,
οἷς μ' εἶπ' Ἀπόλλων ἐξαμύνεσθαι θεάς,
εἴ μ' ἐκφοβοῖεν μανιάσιν λυσσήμασιν.
Βεβλήσεται τις θεῶν βροτησίᾳ χερσί,
εἰ μὴ ἕξαμείψει χωρὶς ὀμμάτων ἐμῶν.

« Donne-moi l'arc de corne, présent de Loxias, dont Apollon m'a dit de me servir pour repousser les déesses, si elles m'épouvantaient par les accès d'une folie furieuse. Les coups d'un bras mortel atteindront quelqu'une de ces déesses, si elle ne disparaît loin de mes regards. »²⁷⁹

Il faut imaginer Oreste gesticulant sur scène, croyant tendre l'arc et lancer la flèche, il prend même sa sœur pour une des Érinyes. Oreste est en pleine crise de folie, il ne contrôle plus sa raison, il est dans le monde créé par sa folie. Il semble ne pas se souvenir de ce qui vient de se passer, il retrouve sa raison sans aucune intervention extérieure ou peut-être est-ce parce qu'il vient de prononcer le nom d'Apollon que la crise s'apaise. N'oublions pas que la folie implique toujours une intervention divine et l'homme qu'elle frappe a, d'une façon ou d'une autre, éveillé sa colère – Oreste paie les fautes de ses parents. Le recours aux déesses vengeresses est nécessaire pour que l'homme soit saisi par le délire, mais quand la divinité prend l'égaré sous sa protection, la crise s'apaise et l'égarément disparaît. La folie reste une des formes que prend le châtement divin.

En commettant un meurtre qui l'a souillé, Oreste n'a d'autre choix que de quitter sa cité, où d'ailleurs il risque lui-même des vengeances, ou d'être purifié. En effet, l'une des possibilités qui était offerte à tout criminel était d'aller se réfugier chez un hôte étranger qui pouvait l'accueillir et lui permettre de retrouver une vie « normale ». Cette hospitalité pouvait alors s'étendre de génération en génération et au-delà de la maison de l'hôte. Dans

²⁷⁷ Euripide, *Oreste*, v. 39-45.

²⁷⁸ *Ibid.*, v. 258-259.

²⁷⁹ *Ibid.*, v. 268-272.

la tragédie grecque qui veut que tout ne s'arrange pas aussi simplement, Oreste souillé parcourt le trajet d'Argos à Athènes sans être reçu par quiconque, il ne connaît que l'errance. Il se réfugie alors dans le temple d'Apollon à Delphes où il s'accroche à l'Ombilic. Par ailleurs, il était défendu d'entrer dans un édifice sacré en portant une souillure, mais Apollon, qui protège Oreste, lui permet de trouver refuge dans son temple parce que justement le dieu en personne l'a purifié. Oreste suppliant explique à Athéna ceci :

Οὐκ εἰμι προστρόπαιος, οὐδ' ἔχων μύσος
 πρὸς χειρὶ τήμῃ τὸ σὸν ἐφεζόμεν βρέτας·
 τεκμήριον δὲ τῶνδ' εἰ σοὶ λέξω μέγα·
 ἄφθογγον εἶναι τὸν παλαμναῖον νόμος,
 ἔστ' ἂν πρὸς ἀνδρὸς αἵματος καθαρσίου
 σφαγαὶ καθαμιάξωσι νεοθήλου βοτοῦ.

« Je ne suis pas un être impur ; ce n'est point une souillure aux mains que je me suis assis aux pieds de ta statue. Je t'en fournirai une bonne preuve. La loi, il est vrai, défend au meurtrier d'élever la voix, mais jusqu'au jour seulement où, par les soins d'un purificateur du sang répandu, le sang d'une jeune bête égorgée a coulé sur lui. »²⁸⁰

Oreste est donc purifié de la souillure du matricide par le sang d'une bête. À cette époque, il était coutume d'accomplir ces purifications avec le sang d'un cochon de lait non sevré.



Figure 15 : Sur l'autel de Delphes, la purification d'Oreste avec le sang d'un porc par Apollon. (Artémis chasserresse se trouve à droite ; à gauche, l'ombre de Clytemnestre et les Érinyes endormies.)
 Détail d'un cratère apulien à figures rouges, vers 580-570 avant J.-C. Musée du Louvre, France.

²⁸⁰ Eschyle, *les Euménides*, v. 445-450.

L'utilisation de cet animal dans ce rite s'explique en partie parce que le cochon, comme le chien, entretient des liens étroits avec le monde souterrain : animal sale et omnivore, il côtoie les esprits des défunts. Par ailleurs, la souillure d'Oreste s'est également usée au contact des hommes dans sa longue errance : χρόνος καθάρει πάντα γηράσκων ὀμοῦ, « il n'est rien que le temps en vieillissant n'efface »²⁸¹. Selon la mentalité grecque, l'homme assassin qui était purifié de son crime devait laisser du temps s'écouler avant de prétendre être complètement lavé. La souillure que les personnages portent sur leurs mains à la suite du crime révèle que les dieux ne sont pas prêts à laisser impunis les coupables, et c'est précisément le sentiment du remords, rejeté ou spontané, qui prend soin de les punir. Clytemnestre est mise à mort pour compenser le sang répandu d'Agamemnon. Oreste est dans un premier temps torturé en vue d'être tué mais voilà que surgit Apollon qui efface la marque du crime.

Dans la tragédie grecque, la présence divine liée aux forces irrationnelles du destin régit majoritairement le monde des hommes. La reconnaissance des hommes et des dieux du héros tragique révèle sa responsabilité dans le cours de l'action. Cette révélation implique une force dramatique conséquente dans la mesure où tout découle de celle-ci : elle représente le premier maillon de la chaîne infernale. Dès lors tout se déroule comme tout devait se dérouler. La destinée d'Oreste est en partie scellée au moment de la vengeance des meurtriers de son père, mais elle se révèle aussi dans les conséquences de son crime. Néanmoins, des simples prémices de la souffrance morale qui s'exercent dans le remords au déferlement vengeur des Érinyes, un gouffre se fait jour et Oreste le ressent d'autant plus. Par ailleurs, au sein de la famille des Atrides, nous pouvons distinguer trois dimensions qui s'entremêlent : une dimension humaine, quand le drame se déroule de l'homme à l'homme, une dimension divine, quand le drame se noue de l'homme à la divinité – puissances célestes ou puissances infernales –, et une autre dimension divine, quand le drame se joue de dieu à dieu. C'est précisément l'affrontement entre Apollon et les Érinyes qui permet de faire apparaître un monde nouveau au sein duquel les hommes vont trouver davantage leur place et affirmer leur autorité et leurs décisions. Un monde en mutation va voir le jour, un monde beaucoup plus centré sur l'homme.

²⁸¹ *Ibid.*, v. 286.